

Pour Demain

Le tiroir coulisse dans un grincement fatigué. Penchée au-dessus, Martha l'observe comme on regarde un trésor. Son dos craque lorsqu'elle s'abaisse, un pot en argile dans une main, une petite pelle dans l'autre. Le tiroir est rempli de terre, une terre sombre à l'odeur boisée, une terre agitée du fourmillement de minuscules insectes, une terre née de la lente décomposition des feuilles et des chairs ; le fantôme d'une forêt.

Avec d'infinies précautions, Martha remplit son pot. La vieillesse a rendu ses gestes hésitants, instables. Elle ne doit gâcher aucune once de ce précieux terreau, car c'est le temps qui l'a créé, et à son âge, Martha sait la valeur que possède chaque seconde.

Elle dépose le pot sur une table de métal. D'un doigt noueux semblable à la racine d'un vieil arbre, elle creuse un trou dans la terre fraîche. Ce contact la ramène loin en arrière, à l'époque où elle n'était encore qu'une gamine. De ses petits doigts, elle piquait la terre sous la supervision bienveillante de son grand-père. Ce jour-là, elle poussa un cri en touchant le corps froid et mou d'un lombric.

« N'aie pas peur, Martha. Vois-tu, les vers de terre sont comme des fées pour les jardiniers. Si tu te montres gentille avec eux, ils t'aideront à faire pousser de belles fleurs. »

Des rides se creusent lorsqu'un sourire étire les lèvres de Martha à ce souvenir. Un sourire triste. Oui, les vers sont comme des fées. Et

comme elles, rares sont ceux à pouvoir se vanter d'en avoir croisé, aujourd'hui.

Sous la lumière vacillante d'une ampoule électrique, elle décapsule une ancienne boîte de pellicule et vide délicatement le contenu dans sa main. Une unique graine tombe dans sa paume. La lueur de la lampe se reflète sur sa surface lisse et brune, s'accroche aux minuscules aspérités.

Martha dépose la graine dans le trou qu'elle a creusé et la recouvre d'un peu de terre. La minutie de ses gestes est celle d'un rituel depuis longtemps répété. Les battements de son cœur appartiennent au sacré.

Elle cale le pot contre son coude, tire sur le cordon de l'ampoule et quitte la pièce. La graine doit maintenant rejoindre le jardin.

Martha traverse les longs couloirs de béton. L'écho de ses pas ne fait que souligner le silence. Elle pose un instant le pot d'argile pour faire coulisser une lourde porte d'acier, et un éclair jaillit dans la semi-obscurité. En réponse à un lointain instinct, son regard se retrouve immédiatement happé par l'émeraude rassurant des plantes. Ici, les couleurs sont vives et vivantes. Le plafond du bunker s'est écroulé il y a longtemps pour permettre au ciel d'envahir le monde souterrain. Au fil des années, Martha a récupéré d'anciennes fenêtres, des vitres brisées et des éclats abandonnés de vitrines dans les ruines des villes alentour pour les assembler, pièce par pièce, et créer cette serre baroque qui surplombe le jardin. La lumière du soleil prend

parfois des teintes étranges lorsqu'elle traverse le plafond aux verres hétéroclites, et Martha trouve alors à la salle des allures de cathédrale.

D'un pas maîtrisé, elle se glisse entre les pots de fleurs qui couvrent le sol et les branches qui dépassent des étagères, jusqu'à trouver un emplacement où déposer son précieux fardeau. Elle se dirige ensuite vers le centre de la pièce. D'une main, elle effleure les feuilles tendues vers elle. Une rosace a été peinte sur le sol de béton, et en son centre, un trou profond s'enfonce dans les entrailles du bunker.

Martha s'agenouille et y fait descendre un seau à l'aide d'une corde. Un écho aquatique lui parvient lorsqu'il atteint le fond du puits. Elle le remonte et prélève un peu d'eau claire à l'aide d'un gobelet en métal, puis se remet debout pour retourner auprès du pot et de la graine.

« Santé ! » dit-elle.

Elle lève son verre, en boit la moitié, et verse le reste sur la terre sombre. Elle fait ça à chaque nouvelle plante, sa manière à elle de leur souhaiter bonne chance.

Le bruissement doux et secret du feuillage fredonne sur son passage. Martha observe chaque plante, s'enfonce dans les recoins du jardin. Son regard se pose sur la tige élancée et robuste d'un jeune frêne, puis sur les feuilles riches en chlorophylle d'une fougère. Ces deux-là ont bien grandi. Elles sont prêtes. Prêtes à quitter le confort préservé du jardin. Prête à répandre leurs racines dans les vestiges du monde.

Martha vérifie une dernière fois la sangle qui maintient en place les plantes et les bidons d'eau, tandis que face à elle les battants colossaux de la porte d'entrée s'écartent dans un tonnerre mécanique. Un vent sec agite ses cheveux gris. Elle relève son foulard devant son nez, et enfourche son vélo. Les premiers coups de pédales sont bancals, ballotés entre la lourde cargaison et les bourrasques, mais bientôt, la vitesse stabilise l'équipée.

Des volutes de poussières ocres s'élèvent dans le sillage de Martha. Elle traverse le désert que sont devenus les champs, les prairies, les routes et les forêts, le vélo tressautant et vibrant sur le chemin aride. Le ciel a pris une teinte délavée depuis que des vents incessants charrient la terre.

Une erreur apparaît bientôt dans ce monochrome. Une éclaboussure verte jaillit à l'horizon, et la vie surgit soudain au milieu de ce paysage mort. Des arbres se dressent devant Martha, exposant leurs feuilles à l'ardent soleil.

La vieille femme ralentit et accoste le vélo contre l'un des troncs. Il n'est pas immense, mais c'est bien un arbre qui a pris la place de la brindille plantée là il y a maintenant dix ans. Jour après jour elle a pris soin de cet endroit. Elle a construit un muret de pierre pour abriter les jeunes pousses des vents violents, elle a retourné la terre anhydre pour que leurs racines puissent s'y enfoncer. Elle a sélectionné les essences, choisi les plus résistantes, celles aussi qui pousseraient le

plus vite, afin que leur ombre apporte de la fraîcheur à la terre, que leurs troncs brisent les bourrasques, et qu'une fois le temps venu, leurs cadavres pourrissent et nourrissent le désert.

Martha emporte la fougère sous l'obscurité tiède du feuillage. Elle creuse un trou entre les racines d'un érable et la dépose, presque avec tendresse, dans le lit de poussière. Le jeune frêne sera quant à lui planté un peu à l'écart de ses congénères, afin qu'il ait la place de s'élever. Elle redresse sa tige encore mince, époussette ses quelques feuilles, et l'observe avec la satisfaction orgueilleuse d'une mère. Oui, il deviendra un bel arbre. Il traversera les âges comme ces bouleaux au bois tendre à sa gauche, ces hauts peupliers derrière lui. Il prendra racine, comme cette ronce : sa fierté. Car contrairement aux autres, ce n'est pas elle qui l'a plantée. Peu à peu, cet endroit se libère, s'émancipe. Il part seul à la conquête de ce monde hostile qui ne veut plus de lui. Ce n'est pas encore une forêt, juste un bourgeon, une nature embryonnaire qu'elle a mis au monde de ses mains. Un futur.

Martha roule au milieu des squelettes clairs et vides des bâtiments, une carte routière étalée en travers du guidon. Un souvenir a jailli à sa mémoire, ce matin. Elle s'est rappelée être venue ici un jour, lorsque les rues étaient encore parcourues d'une foule pressée. Elle s'y était rendue pour acheter des fleurs. Aujourd'hui, seuls les courants d'air arpentent les avenues en tourbillonnant dans la poussière, et parfois, comme un air de défi lancé par la vie elle-même, l'éclair chatoyant

d'un lézard traverse les murs pâles pour disparaître presque aussitôt.

Martha dépose son vélo à l'entrée d'une ruelle encombrée de gravats. La façade entière d'un immeuble s'est effondrée, condamnant le passage, mais la carte ne se trompe pas. La vieille femme se hisse sur le monticule instable. Elle cale ses pieds entre les morceaux de béton, prend appui sur les poutrelles d'acier, et avance, centimètre par centimètre. La surface granuleuse écorche ses mains. Elle atteint le sommet au prix de nombreux efforts, mais la récompense est là. Le soleil et le temps ont blanchi l'enseigne, une partie de l'étage s'est écroulée, mais elle reconnaît la devanture du fleuriste. Elle se laisse glisser au bas de l'éboulement. Son cœur bat lorsqu'elle enjambe la vitrine éclatée ; le verre crisse sous ses semelles. Des étagères désarticulées pendent des lianes racornies, l'arête de branches desséchées pointe des pots décolorés encore debout, et une odeur de tourbe et de pourriture flotte dans l'air. Le comptoir a été retourné, la caisse vidée. Mais Martha reconnaît le magasin sous les décombres.

Elle traverse la petite pièce et se rend dans l'arrière-boutique. Peut-être reste-t-il ici quelque chose à sauver. Elle allume sa lampe torche. Le faisceau éclaire les tiroirs éventrés, les sachets de graines répandus au sol et déchirés par les rats, et, là où se sont renversés les engrais et produits d'entretien, des marques de flaques poisseuses depuis longtemps asséchées. Son sourire s'élargit lorsque la lumière ondoie sur le plastique usé d'un sac de terreau. Une rareté !

Martha inspecte le sol de ses yeux fatigués. Malgré leur appétit

vorace, les rongeurs ont oublié quelques graines qu'elle s'empresse de glisser à l'intérieur de sa vieille boîte de pellicule. Elle se sent comme une archéologue découvrant d'anciens vestiges.

Les fouilles arrivées à leur terme, elle fourre la petite boîte cylindrique au fond de sa poche et jette le sac de terreau en travers de ses épaules. Elle regagne la boutique, le dos courbé par l'effort. C'est alors qu'elle la voit, blottie dans l'angle de la façade à demi effondrée, ses feuilles vert sombre réclamant timidement le soleil, ses racines abreuvées par la gouttière tordue qui la surplombe. Un saintpaulia, une violette du Cap. Martha tombe à genou devant la plante. D'un doigt tremblant, elle caresse les délicates fleurs mauves cachées au cœur du feuillage. Elle prélève une unique feuille. Elle la mettra en terre dans son palais de béton afin que la sève féroce qui a permis au saintpaulia de se développer ici, parmi les ruines, se répande à nouveau pour créer la vie.

Martha quitte le magasin de fleurs. Elle laisse derrière elle la plante-mère, respectueuse pour ce mystère né de la destruction.

Le soleil plonge à l'horizon et incendie le ciel. Les coups de pédales de Martha se font plus trainants tandis que le sac de terreau pèse sur le vélo. Derrière elle, l'ombre des immeubles s'étire telle de longs doigts noirs cherchant à la retenir. La route jusqu'au bunker est encore longue.

L'air se fait plus respirable à cette heure-ci, et sans prévenir, le

silence du monde laisse soudain la place à la mélodie mystique des grillons sortis de terre. Martha regagne un peu d'ardeur et accélère.

La nuit est presque tombée lorsqu'elle atteint enfin la forteresse. Ses jambes flageolent, prêtes à se dérober sous elle. Elle pousse le vélo à l'intérieur et s'en va décharger le butin d'une longue journée de labeur. Elle repote la feuille tendre, stocke la terre et les graines en prévision des semaines à venir, et s'en va à nouveau inspecter son jardin. Demain, elle recommencera. Les jours suivants aussi. Jusqu'à ce que la mort l'emporte, elle tâchera de reverdir la terre.

Martha se faufile entre les plantes, jusqu'à une porte dissimulée à l'autre bout de la serre. Les épaisses touches cliquettent tandis qu'elle compose le code puis la porte coulisse dans un chuintement. Les robots à l'intérieur ne lui prêtent pas attention. Ils arpentent les longues rangées de bocal, silencieux, patients. La lueur bleutée qui s'échappe des parois de verre luit sur leur corps de métal et éclaire les pas de Martha. Suspendus à hauteur d'yeux et reliés aux machines par des câbles, les réceptacles s'étalent en colonnes ordonnées à travers l'immense pièce.

D'une main, Martha effleure la paroi de l'un d'eux. La surface est tiède sous sa paume. À l'intérieur, une bulle fragile s'envole et éclate à la surface tandis que le bébé remue dans le liquide, comme exalté par sa présence. Elle sourit. Son regard embrasse la foule d'enfants endormis dans leur cocon de verre. Le ronronnement des ordinateurs semble vouloir les bercer.

Elle ne survivra sans doute pas assez longtemps pour voir un jour une forêt naître de la poussière du dehors, mais ça ne fait rien. Chaque jour, elle continuera à planter des arbres. Car ce n'est pas pour elle qu'elle le fait, mais pour eux. Pour demain.